



# JOURNAL #INGETA

IDEES & RESSOURCES POUR REINVENTER LE CONGO

## DEBAT

Quand les puissances  
négocient par le feu

## DECRYPTAGE

Goma et « ses monstres ». Une lecture systémique d'une guerre interminable

## NOTRE HISTOIRE

« Manger l'argent. » Essai sur la perversion du lien politicard congolais à l'argent

# Dieu, le Congo et la **paralysie**



# Sommaire



## SAISIR LES ENJEUX DE LA GUERRE

**4** | Goma et «ses monstres»

**6** | La Messe Yankee, deux pions, un contrat entre chaos stratégique et prédation impériale

**8** | Quand les puissances négocient par le feu

## REFONDER LE CONGO

**10** | Dieu, le Congo et la paralysie

**12** | Le gouvernement Suminwa II et l'illusion congolaise

## GAGNER LA GUERRE DES IDEES

**14** | Tuer les Kongolais(es) pour accéder au «pouvoir-os» relève de la perversion

**16** | Les hommes androïdes

**19** | Les enseignants de l'éveil face aux enseignants de l'ignorance

---

## COMPRENDRE NOTRE HISTOIRE

20 | « Manger l'argent. » Essai sur la perversion du lien politicard congolais à l'argent

22 | L'Est ou la Nation : le fusil comme acte fondateur



## Notre raison d'être



La finalité de notre mouvement, c'est la libération de la République démocratique du Congo des forces d'occupation et de corruption. La finalité de notre mouvement, c'est le rétablissement de la justice et la prospérité du peuple congolais en République Démocratique du Congo. Mais la finalité, c'est aussi que notre combat et notre mouvement soient utiles et bénéfiques à chacun d'entre nous, à chacune des personnes qui s'y implique. Il faut que ce mouvement soit une bonne expérience pour chacun de nous.

C'est tout aussi important, parce que l'objectif de la libération est un processus qui peut durer, on ne sait pas le temps que ça prendra. Alors, il faut, pour éviter les démobilisations et les découragements, que le parcours et le temps qui y mènent soient utilisés à bon escient. Cela veut dire que ce combat doit être une opportunité de changer, d'améliorer le quotidien de chacun et/ou de ses proches.

Nous avons là une occasion de matérialiser notre solidarité. C'est le moment pour nous de nous entre-aider, de développer des connections. Untel peut trouver un emploi à un autre, untel peut aider un autre au niveau financier, untel peut participer à l'activité d'un autre, untel peut trouver un stage au fils ou à la fille d'untel, etc, etc. La finalité c'est aussi de créer et de faire émerger des communautés économiques congolaises fortes qui auront leur mot à dire dans les décisions politiques, économiques et sociales qui se prendront là où ils sont. En d'autres termes, nous avons l'occasion là de développer des groupes de pression et de lobbying concrets et efficaces pour notre objectif commun.

Nous avons toutes les compétences, nous sommes nombreux, nous avons montré notre solidarité et notre détermination. Maintenant, il faut passer à la vitesse supérieure. Et agir en ayant toujours en tête la finalité !



## Goma et “ses monstres”. Une lecture systémique d'une guerre interminable ...

*Le Kongo-Kinshasa est au coeur de l'Afrique. C'est sa gâchette (Frantz Fanon). Il est appelé à s'inscrire dans les changements tectoniques du monde. Il ne doit pas les subir. Il doit y prendre un part active et en subir les douleurs de l'enfantement. « Les monstres » surgissant à Goma ne sont pas une génération spontanée. Ils participent du retardement du nouveau monde en train de surgir.*

PAR JEAN-PIERRE MBELU

Parler, par exemple, de la guerre de l'Est du Kongo me semble être un non-sens. Pourquoi? Le Kongo-Kinshasa est un corps. Lorsqu'un membre souffre, tout le corps en prend le coup. Une preuve? L'argent dépensé pour la guerre -en plus de la corruption, des détournements et de l'enrichissement illicite-empêche que certains projets à impact social ne puissent pas être réalisés. Ou, pour dire les choses autrement, cette guerre de basse intensité sert d'alibi aux « petites mains » du Capital pour endetter et appauvrir le pays en orchestrant une ploutocratie. Et les majorités populaires massifiées en souffrent et peuvent facilement être manipulées par les mêmes « petites mains » du Capital les mettant les unes contre les autres afin de maintenir leur emprise sur elles. Cette massification a pour objectif majeur l'abrutissement, l'assujettissement, l'effacement de la mémoire et de l'histoire de la conquête de l'Afrique et du Kongo-Kinshasa par «le capitalisme du désastre» magnifiant le matérialisme, le militarisme et le mercantilisme.

Pris dans l'étau des « stratégies du choc » de ce capitalisme, les majorités kongolaises paupérisées anthropologiquement finissent par croire que n'importe qui ou n'importe quoi peut les sauver de ce désastre comme par coup de baguette magique. Hier, elles ont cru, qu'après Mobutu, même un chien pouvait être pour elles « un leader providentiel ». Elles juraient : « Tout sauf Mobutu .Un chien peut faire l'affaire. »

### **Les majorités massifiées, les textes, les rapports et Sun City**

Si elles avaient « une âme », un peu de mémoire et un sens certain de l'histoire, ces majorités massifiées auraient pu procéder à une évaluation critique du résultat de « leurs prières » après bientôt une trentaine d'années. Malheureusement, elles n'en ont pas. Si elles en avaient, elles auraient pu procéder à la lecture collective de certains textes et rapports rédigés sur la guerre interminable dont elles sont les premières victimes. Elles se rendraient compte,

par exemple, que ce qui se passe dans leur pays, ce sont des crimes organisés en réseaux par des mondialistes prenant appui sur des proxies faisant l'éloge du sang et qui, en toute impunité sont devenus des assassins sans frontières.

Impunis, les assassins sans frontières se sont enracinés dans les structures et les institutions kongolaises. Ils les ont infiltrées et corrompues de façon à transformer le Kongo-Kinshasa en un « Etat raté » au service des mondialistes, de leurs valets, de leurs larbins et au détriment de ses populations paupérisées.

Impunis, ces assassins sans frontières ont créé leur réseau d'élite de prédation. Le rapport des experts de l'ONU de 2002 dénommé « rapport Kassem » en témoigne. Le livre de Colette Braeckman intitulé « Les nouveaux prédateurs. Politique des puissances en Afrique centrale » (Paris, Fayard, 2003) s'en inspire. Ce rapport cite plusieurs proxies de la guerre de basse intensité menée contre le Kongo-Kinshasa. Il cite celui qui, après l'assassinat de Laurent-Désiré Kabila en 2001 est devenu, avec le soutien de plusieurs

kongolais véreux, le Président du Kongo-Kinshasa tout en étant membre de ce réseau de prédation. Panama Papers et Congo Hold Up sont venus confirmés ce qui était déjà dévoilé dans le rapport Kassem. Impunité oblige !

Malgré tous ces textes et ces rapports, « les nouveaux prédateurs » et assassins sans frontières sont demeurés impunis. Il n'y a pas eu un début d'une « éthique reconstructive » au Kongo-Kinshasa. Conséquence ? Des récidivistes font et refont toujours surface dont « le raïs » !

Tenez. Après la fameuse rencontre de Sun City au cours de laquelle « les nouveaux prédateurs » estiment avoir conclu « un pacte républicain », il avait été prévu que les élections commencent par les locales. Cela n'a pas pu avoir lieu. Pourquoi ? Peut-être parce que « le président » du pays avait déjà été choisi. A Sun City, la mise en place d'une commission (Justice), Vérité et Réconciliation avait été prévue. Elle a vu jour et n'a jamais pu fonctionner. Pourquoi ? Sun City a servi aux mondialistes comme moment privilégié pour imposer « un nouveau prédateur » aux kongolais par l'entremise de Thabo Mbeki. Partageant un café avec Valentin Mubake et Kabamba Mbwebwe au cours de ces assises, il leur dira : « Il m'a été imposé d'imposé Kabila aux Kongolais ». (Mubake est encore vivant et cela peut être vérifié.)

A Sun City, le Kongo confié officiellement à un sous-fifre, à un « cheval de Troie » du Rwanda, a été mis sous tutelle. Il peine à pouvoir en sortir. Pourquoi ? Les proxies, les nouveaux prédateurs et leurs clients n'ont pas encore été publiquement jugés malgré leurs crimes de guerre, leurs crimes contre l'humanité et leurs crimes économiques. Et puis, les issues proposées ne semblent pas être promotrices d'une souveraineté protectrice des populations paupérisées et gardienne de la Charte de l'ONU et alliée du Sud Global. Parler de démocratie dans cet imbroglio me semble être une honte.

### Les nouveaux prédateurs et le déclin du néolibéralisme

En effet, les nouveaux prédateurs ont été (et sont encore?) indispensables au néolibéralisme en déclin. Ils se positionnent comme des « individus souverains » en guerre contre les Etats souverains et leur enracinement dans les cultures et les civilisations originaires. Etant au service d'eux-mêmes et des grandes familles

promotrices du mondialisme, ils s'en prennent aux organisations sociales originaires comme la tribu, le clan et l'ethnie. Ils les instrumentalisent pour les mettre les unes contre les autres en vue de tirer, comme mercenaires, leur épingle du jeu. Ayant des origines culturelles douteuses, ils ont fait un choix résolu pour la déstructuration des organisations sociales originaires indispensables à l'enracinement culturel. Ils sont des alliés indéfectibles de ceux qui ne veulent pas « retirer leurs mains » du Kongo comme les y invitaient le Pape François. Ils sont leurs « collabos ».

A l'Est du pays, ils ont une phobie terrible à l'endroit des patriotes ayant décidé de défendre la terre- mère au prix de leur sang. Il en a été de même au centre du pays. « Le cheval de Troie » du Rwanda s'en était pris aux patriotes fidèles à leur chef Kamwina Nsapu pour des motifs mercantilistes évidents.

Positivement, Kinshasa a un « Livre Blanc » sur les crimes commis à l'Est du pays. C'est un pas important. Néanmoins, son flou dans le choix des partenaires stratégiques pouvant l'aider à faire avancer la cause du pays inquiète. Oui. C'est bon d'affirmer que la justice élève un pays. Alors, il est souhaitable de pousser la logique jusqu'au bout. C'est-à-dire de s'engager résolument avec des partenaires stratégiques partageant cette approche pour neutraliser « la contradiction primaire ».

Positivement, le pays a aujourd'hui des compatriotes qui disent : « Ils peuvent tromper tout le monde, sauf nous. Biso, mémoire ezo sala. » Dieu merci. Ces compatriotes savent débiter, par coeur, l'histoire des trente dernières années du pays. C'est une chance énorme. Les livres cités dans cet article peuvent les aider à rendre leur mémoire de plus en plus vivante et les inciter à devenir les intellectuels organiques pour les majorités massifiées.

Ils témoignent, ces compatriotes, qu'un peuple sans mémoire ne peut pas être un peuple libre. Les démons de Goma ont éveillé la mémoire collective kongolaise. Il me semble que les mercenaires et les proxies opérants dans cette partie du pays et dans les institutions kongolaises ne vont pas avoir gain de cause.. La vérité finira par triompher. Les Kongolais(es) connaissant la vérité participeront de l'émancipation politique de leur pays. Cela peut prendre du temps. Mais cela se réalisera.

Mais pas par coup de baguette magique. Mais en rompant avec la logique systémique. En

“

**Malgré tous ces textes et ces rapports, « les nouveaux prédateurs » et assassins sans frontières sont demeurés impunis. Il n'y a pas eu un début d'une « éthique reconstructive » au Kongo-Kinshasa. Conséquence ? Des récidivistes font et refont toujours surface dont le raïs !**

rompant avec la prise sorcière du capitalisme prédateur à même de neutraliser la capacité collective de penser et de sentir. D'où l'importance de produire de l'intelligence collective dans les communautés de base de la société kongolaise. Que la longue histoire du militarisme, du mercantilisme et du matérialisme (sans esprit) y soit contée et débattue. Il y a va de l'émancipation politique souverainiste, résiliente et résistance des majorités massifiées et en attente d'un « leader politique salvateur » semblable à un chien.

### Conclusion

Rompre avec « l'exceptionnalisme illusoire » kongolais est une exigence vitale. Nous vivons dans un même monde que les autres peuples. Et il est un fait que dans ce même monde, le capitalisme néolibéral est en train de mourir. Une économie étatique planifiée dans certains Etats civilisations est en train de s'imposer de manière polycentrique. Dans « ce clair-obscur » les monstres surgissent. Il serait fou de croire que ce qui se passe à Goma est une génération spontanée. Non. Qui est derrière Paul Kagame, le mentor de Kabila ? Lisez Judi Rever et vous serez édifiés. En politique, rien n'arrive au hasard.



## La Messe Yankee, deux pions (RDC, Rwanda), un contrat entre chaos stratégique et prédation **impériale**

**Ce texte n'est pas un commentaire. C'est un acte. Il interroge, nomme et refuse le silence complice. Il s'adresse à celles et ceux qui n'acceptent plus d'être gouvernés dans le mensonge, et à qui l'on a trop souvent demandé de ne pas penser. Il ne cherche ni à plaire, ni à rassurer. Il dérange et rappelle que penser est déjà résister.**

PAR MUFONCOL TSHIYOYO

La messe est dite. Sous les projecteurs diplomatiques, on célèbre une messe à l'américaine. Une farce solennelle où deux pions, le Congo et le Rwanda, dansent sous la baguette du maître. L'un destiné à être

sacrifié, l'autre manipulé. Même soumission, même illusion : ils disputent tous deux la bénédiction de Washington.

**Ne pas dénoncer...**

Et pendant que l'Empire signe, une partie de l'élite congolaise, comme envoûtée, brandit cet accord comme une victoire. Conscience tranquille, car inconsciente. La paix serait signée. Les masses applaudissent. En transe, elles crient en chœur : Amen. Puis le silence. Vient ensuite l'interdit. Surtout, ne pas grommeler. Ne pas exprimer de désaccord. Cela constituerait un crime de lèse-majesté. Aussitôt, les « gardiens de service » vous répondront : « Quelle est votre solution ? Et même si vous en avez une — plus viable, plus

digne —, on n'en voudra pas. Comme elle demande des efforts, une vision, un courage que les actuels acteurs ne possèdent pas. Tout est dans l'immédiateté. Davantage, ne dites pas que l'Amérique manipule tout ce beau monde pour prolonger d'un an ou deux leur survie politique à la tête de la boutique-Congo. Ne pas dénoncer. Ne pas dire qu'ils dansent sur l'humiliation depuis 1996, quand le pouvoir a été négocié et octroyé sous tutelle étrangère. En effet, depuis 1996, l'ethnie reine, les Tutsi — soldats de l'Amérique — obtient tout ce qu'elle désire. Et à moindre coût. Ce n'est pas un hasard.

#### **Le théâtre sécuritaire et la peur de nommer**

Mais l'impunité ne s'arrête pas là. L'œil se détourne timidement de Kigali, mais sur Kampala, il se ferme depuis longtemps. Par ailleurs, on condamne Kagame à demi-mot. Mais Museveni ? Huit ans de silence. Pourquoi ? Posons-nous alors une seule question honnête. Qu'a-t-on promis à Museveni en échange du pouvoir-os ? Quels engagements ont été pris au nom du Congo, sans le Congo ? Surtout : pourquoi le « pouvoir » actuel ne peut-il pas dénoncer ce pacte ?

C'est plus profond. Ce n'est ni la peur, ni la diplomatie. C'est que les racines du pouvoir actuel plongent dans ce pacte originel. Alors, après le Rwanda, faudra-t-il signer aussi avec l'Ouganda ? Ne parlons pas d'humiliation comme si elle était imposée. Elle est assumée. Elle continue. Non par contrainte, mais par servilité. Car ceux qui se prétendent souverains n'osent même pas nommer leurs parrains. On évoque la chute des Kivu comme un château de cartes. Mais qui commande ces cartes ? Qui les pose ? Qui les retire ? Pourquoi faut-il attendre huit ans pour comprendre que des officiers sont infiltrés ? Pourquoi attendre la dernière année du mandat pour jouer la carte de la fermeté ? Théâtre. Rien d'autre. Ils parlent d'infiltration, mais les hommes de Ruberwa sont toujours au gouvernement. Cette omerta n'est pas nouvelle. De plus, elle est même devenue un réflexe d'État. Et personne n'ose citer son nom. Ruberwa. Tabou.

#### **L'empire impose, il ne négocie pas**

Au Congo, la question Tutsi ne se pose que

lorsqu'ils tentent d'arracher le beefsteak de la bouche de ceux à qui ils ont momentanément transféré la gestion du pouvoir-os. On brandit alors des slogans comme « soutien au fils du pays », pour amuser la galerie — pendant que, jour et nuit, ils siègent ensemble. Faut-il en parler ou non ? Pourquoi ce silence ? Pourquoi continuer à nous prendre pour des ignorants ?

Le silence n'est pas de l'ignorance. C'est la retenue avant la colère. Et quand elle viendra, elle n'épargnera ni les anciens bourreaux, ni les complices en costume. Vous qui parlez des États-Unis avec fierté, retenez ceci : les États-Unis trahissent rarement leurs protégés. Ils ordonnent. N'est-ce pas eux qui vous obligent à signer avec leurs alliés rwandais, tout en vous donnant l'illusion d'un choix ?

Pendant que vous vous réjouissez d'être leurs interlocuteurs. Mais vous oubliez une chose essentielle : vous n'avez aucun pouvoir sur eux. Votre survie dépend de leur pitié. Mais la pitié, en politique, n'est jamais un privilège. C'est un piège.

#### **L'avertissement de l'Ayatollah**

L'Ayatollah disait à son peuple : « Une fois que vous signez avec les Américains, ils reviendront demain exiger d'autres choses. Car céder une fois, c'est accepter de céder toujours. » Au nom de tous les miens, je déclare ici et maintenant que nous allons nous battre. Par tous les moyens. Voilà pourquoi nous devons nous méfier des accords et nous interroger : d'où vient réellement le feu qui consume nos terres. C'est là toute la ruse de l'Empire.

Le feu ne vient pas toujours d'où il brûle. Les peuples dominés, eux, n'y comprennent rien. Ils croient que la guerre vient d'eux, que le feu est né dans leur propre désordre. Mais le feu ne vient pas toujours d'où il brûle. Il vient de ceux qui savent que quand on garde le désordre à l'intérieur, on tombe. Quand on l'exporte, on règne. Comme Moctezuma face à Cortés, la docilité de nos gouvernants n'a jamais suffi. Les maîtres les ont utilisés, flattés, puis écartés.

Alors que tout semble se répéter, une vérité s'impose : aujourd'hui, l'heure des prédateurs a sonné. Cette fois encore : tout ce qui doit être réglé le sera par le feu et par l'épée.

“

**Le feu ne vient pas toujours d'où il brûle. Les peuples dominés, eux, n'y comprennent rien. Ils croient que la guerre vient d'eux, que le feu est né dans leur propre désordre. Mais le feu ne vient pas toujours d'où il brûle. Il vient de ceux qui savent que quand on garde le désordre à l'intérieur, on tombe. Quand on l'exporte, on règne.**

## Quand les puissances négocient par le feu



Le ministre iranien des Affaires étrangères, Abbas Araçhi, porteur d'une lettre scellée de l'ayatollah Khamenei, a été reçu par Vladimir Poutine à Moscou. Ce n'était ni un geste de courtoisie, ni un échange de façade. C'était une démarche lourde de signification. En diplomatie réelle, ce que l'on appelle diplomatie de proximité ou diplomatie stratégique, un tel déplacement signale non seulement une alliance, mais un repositionnement du rapport de force global. Moscou... Quelques heures plus tard, des missiles iraniens frappaient la base américaine d'Al-Udeid au Qatar – poumon logistique et cœur militaire de l'Occident dans la région. Hasard de calendrier ? Coïncidence ?

PAR MUFONCOL TSHIYOYO

L'histoire et la guerre n'aiment pas les coïncidences. Elles obéissent à des signaux faibles et des chaînes d'influence silencieuses. À ce niveau de jeu, le silence vaut aval. Moscou...

### Renversement du geste diplomatique

À Washington, Marco Rubio, désormais Secrétaire d'État depuis janvier 2025 et figure clé de l'aile dure de la droite américaine, s'insurge : pourquoi l'Iran se rend-il à Moscou au lieu de se présenter à Canossa ? Sans le savoir, Rubio réactive une symbolique profonde : celle du pouvoir occidental conçu comme centre d'humiliation rédemptrice. Mais l'Iran n'est pas Henri IV. Il ne vient pas plier genou. Il s'en va choisir une autre cour. Il refuse le pardon imposé et l'arbitraire des vainqueurs. Moscou... Ce renversement du geste diplomatique en dit long. Il traduit une recomposition des pôles. Moscou devient une alternative à Washington. Pékin un refuge commercial. Tandis que Téhéran un acteur stratégique de l'Eurasie en guerre froide renouvelée. Mais faut-il lire dans la frappe

contre Al-Udeid une simple réponse iranienne ? Ou une réponse orchestrée, ou du moins tolérée, dans un jeu plus vaste ? La Russie, empêtrée en Ukraine, peut difficilement élargir ouvertement son front. Mais elle peut activer d'autres fronts, via d'autres mains. Si les États-Unis utilisent l'Ukraine pour épuiser la Russie, alors la Russie pourrait bien utiliser le Moyen-Orient pour fracturer l'hégémonie américaine dans le Golfe.

Et le coup suivant n'est pas venu de l'Est, mais de l'Ouest. Contre toute attente, Donald Trump, revenu au pouvoir, impose un cessez-le-feu entre Israël et l'Iran, accepté par les deux camps. Une suspension des hostilités qui en apparence apaise, mais qui en réalité réorganise la partie. Qui aurait cru voir Téhéran et Tel-Aviv s'aligner, ne serait-ce que provisoirement, sur une même ligne de cessez-le-feu, proposée depuis Washington ? La question surgit alors : qu'a donné Trump pour obtenir cela ? Ou plutôt, qu'a-t-il réussi à monnayer ?

**Le silence comme stratégie, quand suspendre devient gouverner**

Donald Trump ne revient pas en homme de paix. Il revient en homme de marché. Il impose un cessez-le-feu, mais ce n'est ni un acte humanitaire, ni un appel à la morale. C'est une offre temporaire, un gel tactique qui permet de reprendre la main. Et tous acceptent. Car dans un monde de puissances fatiguées, suspendre devient plus rentable que vaincre.

Tel-Aviv accepte, puisque l'économie fléchit et l'opinion s'essouffle. Téhéran accepte, parce que l'ouverture à Moscou est suffisante pour garantir son assise. Washington s'en attribue le crédit, en camouflant sous l'image de l'arbitre ce qui est en réalité une reconfiguration des fronts par le haut.

Dans ce nouveau langage, le cessez-le-feu n'est plus une pause. Il est devenu un instrument diplomatique. Une méthode de réorganisation. Il permet aux puissances de redistribuer les cartes sans perdre la face. Et parfois, pour gouverner le monde, il suffit non de parler, mais de faire taire les canons pendant juste assez longtemps. Pendant ce temps, les puissances régionales, elles, attendent. L'Arabie saoudite, la Turquie, le Qatar, l'Égypte : toutes comprennent qu'elles ne sont pas invitées à la table. Car les vraies décisions se prennent ailleurs, entre empires.

### Le Congo ne sait pas qu'il ne participe pas

Et là-bas, en Afrique, c'est le Congo qui attend. Ou plutôt, qui feint d'attendre, tout en croyant participer. Le Congo ne sait pas qu'il ne participe pas. Il mendie une tutelle

américaine qu'il ignore déjà subir. À Kigali, Washington impose au Rwanda de tempérer. Et au Congo, on fait semblant d'obtenir ce qui a été déjà décidé sans lui. À Kinshasa, on acclame la parole américaine comme s'il s'agissait d'une promesse divine. Mais faut-il encore croire à l'Amérique ? Et si la première tromperie était de faire croire à la sincérité de cette parole ?

Le Congo est géré à distance, par proxy interposé. Il n'est ni souverain, ni acteur. Il est devenu un terrain d'expérimentation. Et les Congolais, pour une part de leur classe politique, croient encore qu'ils ont à convaincre un maître bienveillant. Mais ce maître n'existe pas. Il n'y a que des stratèges, des marchands, et des prête-noms. Et en toile de fond de toutes ces guerres intermédiaires ? La Chine. La véritable cible. La seule qui inquiète. Tout le reste n'est que étapes, détours, prétextes. Car l'empire ne meurt jamais seul. Il veut entraîner l'autre dans sa chute. Et pour ce faire, il s'arme d'intelligence, non pas humaine, mais prévisionnelle. Palantir, la machine de guerre technologique dirigée par Peter Thiel, le stratège de la droite américaine de l'apocalypse, n'est pas une entreprise, mais une forteresse. Elle ne vend pas des services, mais des algorithmes de domination. Et le monde qui vient est déjà simulé dans ses serveurs.

#### Le monde multipolaire ne se déclare pas

Le monde multipolaire ne se déclare pas : il s'annonce par les fissures. Et chaque missile qui tombe en périphérie signale une tension au centre. C'est peut-être cela, l'art de la guerre moderne : ne pas tirer soi-même, mais laisser d'autres tirer au moment opportun pour avancer ses propres pions. Ou cesser le feu et redessiner les lignes.

La géopolitique, à ce niveau, ressemble à une partie de poker diplomatique :

- L'Iran mise sur un acte audacieux.
- La Russie observe sans condamner.
- L'Amérique accuse le coup, puis revient avec une offre.

Mais chacun lit entre les lignes, et surtout entre les missiles, les pauses et les silences. Et si cette frappe n'était pas un simple coup de colère ? Et si elle servait de monnaie d'échange dans une négociation opaque ? Les puissances, même ennemies déclarées,

savent s'envoyer des signaux par les flammes. Et parfois, la guerre sert d'encre pour signer un futur accord. Il est aussi permis de penser que cette escalade, réelle, brutale, n'est que le début d'un processus plus vaste, celui d'une reconfiguration du monde, où les alliances ne sont plus idéologiques, mais opportunistes, où l'ennemi d'hier devient l'interlocuteur d'aujourd'hui, et où les peuples ne sont que les terrains.

#### Ce que les puissances nous enseignent

En réalité, la diplomatie moderne ne se fait plus dans les chancelleries, mais dans les ruines fumantes, les bases frappées, les pauses médiatisées et les fronts mouvants: « Dans le monde réel, la paix ne naît pas de l'innocence, mais de l'équilibre des terreurs. » Henry Kissinger Et dans cet équilibre, parfois, les flammes parlent avant les mots. Et parfois, le silence signe des traités bien plus brûlants que les bombes. À ceux qui croient encore que les puissants parlent pour dire, qu'ils frappent pour punir, ou qu'ils cessent le feu par bonté, ce chapitre est une invitation à sortir de l'enfance géopolitique. Le monde réel ne fonctionne ni à la morale ni à la parole donnée, mais à l'opportunité calculée, au test de résistance, au coût-bénéfice. Il ne punit pas toujours le mensonge. Parfois, il le récompense. Le Congo doit comprendre ceci : nul ne viendra garantir sa souveraineté si lui-même n'en incarne pas le prix. Attendre une protection, c'est se condamner à être désarmé. Se réjouir d'un communiqué venu de Washington, c'est s'illusionner sur la nature de la guerre invisible. L'Amérique ne donne rien. Elle négocie tout. Même le silence. Même le chaos. Même l'amitié. Et pendant que les Congolais célèbrent une phrase diplomatique, Palantir code l'avenir, Peter Thiel le scénarise, et les puissances placent leurs pièces, non pas pour aujourd'hui, mais pour le monde qui vient.

La seule réponse est stratégique : regarder dans les interstices, penser contre les slogans, et nommer les choses à haute voix. La guerre n'est pas seulement celle des armes. Elle est surtout celle de la conscience et de la clairvoyance. Voilà ce que les puissances nous enseignent. À nous maintenant d'apprendre à voir sans qu'on nous montre.

“

**Le monde réel ne fonctionne ni à la morale ni à la parole donnée, mais à l'opportunité calculée, au test de résistance, au coût-bénéfice. Il ne punit pas toujours le mensonge. Parfois, il le récompense. Le Congo doit comprendre ceci : nul ne viendra garantir sa souveraineté si lui-même n'en incarne pas le prix. Attendre une protection, c'est se condamner à être désarmé. Se réjouir d'un communiqué venu de Washington, c'est s'illusionner sur la nature de la guerre invisible. L'Amérique ne donne rien. Elle négocie tout. Même le silence. Même le chaos. Même l'amitié.**



## Dieu, le Congo et la paralysie

**Le Christ qui endort, faut-il croire encore en une fiction qui nous empêche de nous lever ?**

PAR MUFONCOL TSHIYOYO

**J**ésus a encore plusieurs milliards de disciples sur la planète. Mais une hallucination collective a beau être collective, et rassembler de vastes foules, elle n'en demeure pas moins une illusion. Comme Isis et Osiris, Shiva et Vishnou, Zeus et Pan, Jupiter et Mercure, Thor et Freia, Baptiste et Jésus sont des fictions. Les civilisations se construisent sur des fictions et on ne sait qu'il s'agissait de fictions que quand les civilisations qu'elles ont rendues possibles ne sont plus. Plus on croit à ces fictions avec force, plus sa civilisation est puissante. La couche de la croyance épouse celle de la civilisation : la fable de Jésus est généalogique des mille cinq cents ans de la nôtre.

– Michel Onfray, *Décadence* (2017)

« Nzambe akosala »

Mais quand cette civilisation s'effondre, la fiction devient nue, et ceux qui s'y accrochent encore ressemblent à des naufragés tenant

une épave pour arche. La phrase est brutale. Elle choque ceux qui croient encore que croire suffit. Mais Onfray ne nie pas la puissance de la religion : il en dévoile le ressort. « Une fiction tenue pour vraie peut fonder une civilisation entière. » Machiavel, dans *Le Prince*, avait déjà formulé ce principe : lorsqu'un prédicateur capable de galvaniser les masses surgit, un Prince avisé ne doit ni le combattre ni l'étouffer. La religion devient alors un instrument d'ordre et de stabilité, un ciment social au service du pouvoir. Elle n'est pas seulement affaire de foi, mais un outil politique qui permet de diriger sans brandir sans cesse l'épée. Onfray ne parle pas de mystère, mais de mécanique : canaliser, orienter, contrôler.

Et c'est ici que le lien se fait avec notre réalité : ce mécanisme, on le retrouve aujourd'hui, intact, au cœur même du Congo. Quand le pays est agressé, occupé, humilié, les « élites » ne répondent pas par la stratégie, ni par la souveraineté. Elles organisent

des veillées de prière. Elles citent les Écritures pendant qu'on tue à Béni. Elles entonnent en chœur :

« Nzambe akosala » – Dieu fera.

Mais quel Dieu ? Celui des victimes ou celui des vainqueurs ? Le même Jésus dont les Congolais attendent le salut, alors que ceux qui les dominent ne l'invoquent même pas. Pourquoi le Dieu des Congolais ne répond-il qu'en silence, tandis que leurs ennemis avancent par les armes, les réseaux et la froide organisation ? Ce discours ne tient pas. Il trahit. Il paralyse. Et le pire, c'est que cette paralysie ne vient pas d'un vide, mais d'une surabondance : pendant que le peuple attend la main de Dieu, on se fabrique des Églises. On célèbre des pasteurs. On encense des prophètes autoproclamés. Certains deviennent pasteurs du jour au lendemain, non parce qu'ils ont reçu un appel, mais parce qu'ils ont flairé l'occasion d'un pouvoir facile.

### L'entretien de la dépendance

La religion devient alors le langage commun des collabos, des gouvernants et de leurs courtisans. Et même l'opposition prie ce même Dieu ! Tous partagent la même Bible, les mêmes versets, le même

Dieu silencieux. Aucune doctrine politique. Aucun projet. Juste des psaumes.

Oui, il y a quelque chose de pourri dans la religion congolaise. Cinq siècles après Machiavel, ce que celui-ci décrivait comme un levier de stabilité est devenu, au Congo, un levier d'inaction. La mécanique est la même, mais l'effet est inverse : au lieu de maintenir la puissance, elle entretient la dépendance.

On prie non pour libérer le pays, mais pour entrer dans les faveurs d'un Prince lui-même dépendant. Dans ce cas, ce n'est pas Dieu qu'on adore, mais l'espoir d'une faveur. La foi devient une théâtralisation morbide, une confusion organisée. Une foi qui ne sauve plus, ne libère plus, ne construit plus.

Et pendant ce temps, des hommes tombent. Le pays s'effondre. Le peuple saigne. Et l'on continue de danser à l'Église Philadelphia, parce que c'est là que prie celui qui tient le bâton... prêté. La question s'impose alors : faut-il continuer à croire en une fiction qui nous empêche de nous lever?

C'est là que Marx et Onfray se rejoignent.

– Marx disait que la religion est l'opium du peuple, la consolation de l'esclave.

– Onfray dit que le mythe ne devient visible comme mythe que lorsque la civilisation s'effondre. Et nous ? Nous sommes dans un effondrement enrobé d'hymnes. La question devient vertigineuse :

faut-il continuer à prier ce Dieu-là ? Faut-il continuer à marcher dans la fiction du vaincu ?

Faut-il encore croire en une parole qui ne vient jamais ?

### **Les architectes de notre propre transcendance**

Car la vérité est là : nous sommes dans une civilisation post-chrétienne, dont le cœur de croyance est usé. Malgré cela, au Congo,

on croît encore comme si Rome dominait, comme si la foi chrétienne allait ressusciter un ordre disparu. Ce n'est plus de la foi, c'est de la paralysie sacrée.

Et pendant que nous nous agrippons à cette paralysie, d'autres peuples ont tranché : les Chinois, par exemple, ont dit clairement : « Nous ne pouvons pas croire à une religion qui nous a dominés. » Ils ont rejeté les Églises importées comme des outils de colonisation mentale. Ils ont repris en main leur pensée, leur narration, leur vision du monde. Et nous ? Nous prions encore le Dieu du colon, dans la langue du colon, pour demander la paix à ceux qui font la guerre contre nous.

Oui, les civilisations se construisent sur des fictions. Mais toutes les fictions ne se valent pas. Il y a des fictions qui libèrent, et d'autres qui endorment. La leçon de Machiavel était claire : un pouvoir sans ancrage dans les croyances populaires est fragile. Mais lorsque ces croyances ne servent plus la puissance du peuple, elles deviennent un piège. Ce que Machiavel voyait comme un rempart peut se transformer en chaîne.

Ce qu'il faut aujourd'hui au Congo, ce n'est pas de tuer Dieu, mais de rejeter le Dieu qui justifie la défaite. Ce n'est pas d'abandonner la foi, mais de brûler la croyance qui nous paralyse. Ce n'est pas de renier toute spiritualité, mais de forger une nouvelle conscience active, lucide, incarnée. Parce que nous ne pouvons plus vivre sous une fiction qui nous enseigne à attendre pendant que d'autres agissent. Il est temps de redevenir les auteurs de notre mythe, les créateurs de notre récit, les architectes de notre propre transcendance.

Si le Christ de Rome, des églises multiformes, n'est plus qu'une ombre, cessons de vivre dans son tombeau. Que le Congo forge enfin la fiction qui le rend puissant ! Ou mieux : qu'il se donne lui-même.

“

**Quand le pays est agressé, occupé, humilié, les “élites” ne répondent pas par la stratégie, ni par la souveraineté. Elles organisent des veillées de prière... Ce qu'il faut aujourd'hui au Congo, ce n'est pas de tuer Dieu, mais de rejeter le Dieu qui justifie la défaite. Ce n'est pas d'abandonner la foi, mais de brûler la croyance qui nous paralyse. Ce n'est pas de renier toute spiritualité, mais de forger une nouvelle conscience active, lucide, incarnée. Parce que nous ne pouvons plus vivre sous une fiction qui nous enseigne à attendre pendant que d'autres agissent.**



## Le gouvernement Suminwa II et l'illusion congolaise

**“Qui veut savoir saura, qui veut ignorer niera toutes les évidences qui lui seront apportées, fussent-elles des preuves irréfutables.”**

**- J.-M. JACQUEMIN- RAFFESTIN**

PAR JEAN-PIERRE MBELU

Des « communicateurs » fâchés. Des militants fanatisés et massifiés dépités. Des pasteurs-prophètes indignés. Telles ont été quelques réactions lues et/ou entendues après la sortie du gouvernement Suminwa II. En rire ou en pleurer ? C'est selon...

### La pluie, le fleuve et les ruptures

Plusieurs « communicateurs » ont cru, qu'à force d'aboyer sur les réseaux sociaux tout en se livrant au culte de certaines personnalités politicardes du pays, leurs rêves allaient magiquement se transformer en réalité. Ils se sont convaincus qu'en tout et pour tout, ils sont

écoutés dans « les hauts lieux » de la gestion du « pouvoir-os ». La sortie du nouveau gouvernement les place face à leurs rêves dystopiques. Alors, ils se mettent à crier un peu plus fort. Ils se convainquent davantage qu'en 2028, un miracle va s'opérer : Fatshi va rendre son tablier et que c'est quelqu'un issu du peuple et mûr par le désir profond de servir le peuple qui reprendra les rênes du pouvoir. Comme si Fatshi était tout le sous-système au sein duquel évolue le pays. Myopie ? Ignorance ou envoûtement ?

Des militants politiques fanatisés et massifiés et n'ayant eu comme rôles que d'être les thuriféraires, les tambourinaires et les applaudisseurs

de leurs « mopao » n'en peuvent plus. Ils se sentent trahis et non représentés. Ils sont habités par le sentiment de reniement. Quitter leurs partis est leur souhait. Pour aller où ? Peut-être pour rejoindre les pantins des nègres de service des pays voisins. C'est-dire fuir la pluie afin de se noyer dans un fleuve...

Des pasteurs-prophètes estiment eux aussi que ce gouvernement n'est pas représentatif des intérêts du peuple. Ils voudraient que 2028 approche à pas de géant. Pour faire quoi ? Pour choisir les meilleurs d'entre les Kongolais(es) pouvant rapidement bâtir un pays plus beau qu'avant.

Est-ce possible d'arriver à tous ces résultats souhaités sans des sérieuses ruptures : rupture avec « les communications » flatteuses ; rupture avec la culture de la médiocratisation et le culte de la personnalité ; rupture avec la massification des populations à la base de la société congolaise ; rupture avec une indignation sans action, etc. ?

Est-ce possible d'arriver à tous ces résultats souhaités sans une

remise en question profonde du gouvernement représentatif dans son fonctionnement actuel ? Faudrait-il être un grand clerc pour se rendre à l'évidence, qu'à quelques exceptions près, une oligarchie ploutocratique composée de « filles » et de « fils de » se remet en place au coeur de l'Afrique et promeut ses propres intérêts en se reproduisant et en clientélisant ? Et qu'elle joue le rôle des « hommes et des femmes androïdes », comme dirait Mufoncol Tshiyoyo ?

### Des collectifs porteurs des intérêts

Dans un pays où tout le monde ou presque soutient, à la suite de de Gaulle, qu'entre les Etats il n'y a pas d'amitié, il n'y a que des intérêts -une thèse discutable-, comment ces Kongolais(es) déçu(e)s ne peuvent-ils(elles) pas s'appliquer à eux (elles)-mêmes ce principe et en tirer toutes les conséquences possibles et imaginables ? Pourquoi ces compatriotes ne pensent-ils pas que le sous-système du gouvernement représentatif ayant marqué ses limites, ils pourraient s'organiser autrement en créant des collectifs citoyens interconnectés, porteurs de leurs intérêts et capables de les défendre aux niveaux local, provincial, national et régional ? Pourquoi veulent-ils que les autres défendent leurs intérêts à leur place ? Ouvrir le cerveau. Fermer la télé. Prendre régulièrement congé des réseaux sociaux et des émissions organisées quotidiennement sans se nourrir aux sources de la vie bonne. Lire et relire. Acquérir suffisamment de lucidité et de discernement. Voilà ce qui pourrait conduire à la refondation de ce plus grand pays de l'Afrique centrale par ses dignes filles et fils.

Se plaindre ne suffit pas. S'indigner sans s'engager risque d'être un non-sens. Se mettre à l'école de « la tradicratie ouverte » peut être une issue. Les pays s'étant imprégnés

de leur traditionalisme héroïque s'en tirent de mieux en mieux. A force de persévérer et de se vouloir souverains.

Des collectifs fondés sur les principes du mandat impératif et de la subsidiarité peuvent faire l'affaire et rompre avec la massification et l'attentisme. Ils peuvent sortir de l'illusion d'un homme providentiel et allier « force matérielle » structurante et « force morale » accompagnatrice et valorisante. Ils auraient l'avantage de prendre appui sur la tradition kongolaise des « tutunga » (pays en miniatures) et des « tupangu » (espaces matériels et sociaux à taille humaine de concertation et de dialogue permanents) et s'inscriraient dans la promotion assidue des valeurs bomotoïsanses de la vérité, de la justice et de la solidarité.

### Conclusion: l'illusion kongolaise

L'illusion kongolaise poussant plusieurs compatriotes à croire qu'ils finiront par avoir, comme par enchantement, un gouvernement représentatif de tous leurs intérêts collectifs sans un travail des collectifs citoyens à la base de la société relève des imaginaires violés par « la sorcellerie capitaliste » grâce à son « soft », son « smart » et son « hard power ». Plus d'une trentaine d'années de guerre, c'est incapacitant, c'est impuissant. Seuls des courageux résistants, des tenaces résilients et les têtus insoumis et des relayeurs acharnés peuvent penser les pratiques citoyennes collectives de désenvoûtement et de déreprésentation. Cela prend beaucoup de temps et beaucoup d'énergie. Car, les grands changements pensés sont moléculaires, imperceptibles. Sur le court, moyen et long terme, il y a une urgence : rompre avec la pensée magique et regarder la réalité en face. La dystopie est un naufrage.

“

**Plusieurs « communicateurs » ont cru, qu'à force d'aboyer sur les réseaux sociaux tout en se livrant au culte de certaines personnalités politicardes du pays, leurs rêves allaient magiquement se transformer en réalité. Ils se sont convaincus qu'en tout et pour tout, ils sont écoutés dans « les hauts lieux » de la gestion du « pouvoir-os ». La sortie du nouveau gouvernement les place face à leurs rêves dystopiques.**



## Tuer les Kongolais(es) pour accéder au « pouvoir-os » relève de la perversion

Seymour Hersh, ce géant du journalisme d'investigation qui dévoila le massacre de Mỹ Lai au Viêt Nam, les tortures d'Abou Ghraib et tant d'autres vérités enfouies, vient de publier un article au titre évocateur : *The End for Zelensky? Washington wants the Ukrainian president to leave office — will it happen?* En français courant : *La fin pour Zelensky ? Washington veut que le président ukrainien quitte ses fonctions. Cela arrivera-t-il ?*

PAR MUFONCOL TSHIYOYO

Au cours d'une émission sur « Balobeli ya peuple », un philosophe kongolais, Jean-Goubald Kalala, invité à évaluer la construction des infrastructures au Kongo-Kinshasa a donné cette réponse pleine de sagesse et d'intelligence : « Il faut totonga ba infrastructures ya solo. Il faut totonga mingi mingi bato. »

**Totonga : une démarche inclusive du « nous »**

En effet, construire les infrastructures dans un pays qui en manque cruellement, c'est bien. Surtout, celles qui pourraient permettre à

l'administration publique de se rapprocher des populations à la base de la société kongolaise. Néanmoins, « les infrastructures ya solo » seraient celles construites avec et par ces populations afin qu'elles participent activement à l'édification de la cité kongolaise, au « nous bâtirons un pays plus beau qu'avant » et qu'elles en assurent les soins et la protection. Il y a là une question de solidarité, de responsabilité individuelle et collective.

Il y a plus. En principe, « les infrastructures ya solo » seraient celles conçues par ces populations à la base de la société kongolaise,

organisées en collectifs citoyens et en fonction de leurs besoins réels. Concevoir et réaliser les infrastructures, cela serait une façon de (re)donner l'initiative à la base de la société kongolaise en vue de refaire les liens intersociaux de plus en plus distendus, utiles à la production de la cohésion sociale. Ceci est un vieux secret partagé par Antoine de Saint-Exupéry dans son oeuvre intitulée « Citadelle » : « Force-les à bâtir ensemble une tour, tu feras d'eux des frères. »

Lorsque Jean-Goubald Kalala dit : « Il faut totonga », il s'inscrit dans une démarche inclusive, promotrice du « nous ». « Il faut totonga » c'est-à-dire « il faut que nous construisions, que nous bâtissons » et pas « il faut batongole biso » c'est-à-dire « il faut qu'on construise pour nous ».

La promotion du « nous bâtisseur » incite à rompre avec la mentalité paresseuse dans laquelle patauge une bonne partie des populations

kongolaises massifiées appelant constamment « les gouvernants » au secours en disant : « Gouvernement talela biso likambo oyo. » D'où l'importance de la deuxième réponse de Jean-Goubald Kalala : « Il faut totonga mingi mingi bato. »

**Oui, « il faut totonga mingi mingi bato »**

Surtout dans un pays où une guerre perpétuelle peut, à tout moment, détruire les infrastructures. Oui. « Il faut que nous construisions surtout, davantage, les bantu, les humains. » Après l'échec de la décolonisation, l'humain kongolais a choisi la voie de la résistance (violente), de la violence diabolique, de l'acceptation de la corruption et de la trahison de sa terre natale ou simplement l'apathie. (Nous y reviendrons dans un prochain article).

L'engager, dans sa diversité sur des pistes des réformes de son cœur et de son esprit en créant des espaces sociaux et matériels nécessaires est vital pour le pays. Cela d'autant plus que ces trente dernières années, au cours d'une guerre raciste de prédation et de basse intensité, une bonne partie de cet humain kongolais a choisi la voie de la perversion pour devenir le larbin et le proxy des pouvoirs néocoloniaux et vendre la terre kongolaise.

Oui. Depuis une trentaine d'années, des Kongolais s'habituent à créer des alliances avec des seigneurs de guerre des pays voisins pour servir majoritairement les intérêts des « usurpateurs du pouvoir » politique que sont les trans et les multinationales en croyant pouvoir avoir accès au « pouvoir ». Donc, pour accéder à ce « pouvoir-os », ils tuent, ils volent, ils pillent, ils violent avant de demander d'être amnistiés et de bénéficier de certains postes politiques, militaires, etc.

Un livre publié par un groupe de compatriotes a décrit, depuis 2009, le mode opératoire de ces

compatriotes et de leurs alliés. En lisant leurs comptes rendus, il y a lieu de soutenir que leurs actes relèvent du « registre pervers en psychologie, puisqu'il s'agit de concevoir des êtres humains comme de purs instruments au service d'une fin », « le pouvoir-os ».

Ils vivent, en fait de « la haine du vivant ». Et en psychologie, « la haine du vivant est également ce qui caractérise la psychose paranoïaque (...) ».

Cette perversité est une des causes profondes de la guerre au Kongo-Kinshasa. Le dialogue peut-il tirer ces « paranos » du fond de leur perversité ? Le fait que certains parmi eux aient récidivé après plusieurs dialogues organisés au sujet de cette guerre raciste de prédation et basse intensité atteste que cette voie a marqué ses limites. Ils devraient peut-être passer par la justice et par les cliniques psychiatriques. Il faudrait, en plus, mettre fin à la guerre et organiser des assises de refondation du pays. Le Mali, le Niger et le Burkina Faso ont choisi cette voie et celle de la confédération pour mutualiser leurs efforts et rompre avec Berlin (1885). (Berlin est aussi l'une des causes profondes de ce qui se passe au Kongo-Kinshasa et de l'échec de la décolonisation.)

Pour les populations et surtout les jeunes dont la vie quotidienne est envahie par la laideur de cette guerre perpétuelle, il est souhaitable qu'une info-formation (aux meilleures sources) et une (re)éducation permanentes aux valeurs morales et éthiques, à la résistance symbolique et à la résilience deviennent des exigences existentielles. Les habituer à cette laideur de la guerre, à la haine du vivant, à la manipulation des êtres humains pourrait induire chez eux des sentiments d'impuissance les rendant inactifs dans le processus de l'édification d'une cité kongolaise plus belle qu'avant.

“

**Construire les infrastructures dans un pays qui en manquent cruellement, c'est bien. Surtout, celles qui pourraient permettre à l'administration publique de se rapprocher des populations à la base de la société kongolaise. Néanmoins, « les infrastructures ya solo » seraient celles construites avec et par ces populations afin qu'elles participent activement à l'édification de la cité kongolaise, au « nous bâtirons un pays plus beau qu'avant » et qu'elles en assurent les soins et la protection.**



## Les hommes **androïdes**, la chute de Zelensky et les leçons africaines de la mécanique du remplacement...

**Seymour Hersh, ce géant du journalisme d'investigation qui dévoila le massacre de Mỹ Lai au Viêt Nam, les tortures d' Abou Ghraib et tant d'autres vérités enfouies, vient de publier un article au titre évocateur : The End for Zelensky? Washington wants the Ukrainian president to leave office – will it happen? En français courant : La fin pour Zelensky ? Washington veut que le président ukrainien quitte ses fonctions. Cela arrivera-t-il ?**

PAR MUFONCOL TSHIYOYO

Que cela se produise ou non, le fait même que les Saxons semblent discuter de l'avenir de Kiev directement avec Moscou montre à quel point ils attachent peu d'importance à des pions qu'ils ont eux-mêmes façonnés. Il serait naïf d'y voir une rumeur ou une spéculation. Ce que Hersh

livre ici, c'est un constat glacé, implacable. Volodymyr Zelensky, qui ne jurait que par les Saxons, se retrouve aujourd'hui dépossédé de son destin. Une erreur classique : lorsque la faiblesse et la dépendance incitent un dirigeant à placer tous ses œufs dans un seul panier. C'est en lisant cet article que m'est venue

l'idée de ce texte. Car ce qui risque de se jouer aujourd'hui à Kiev n'est pas un simple épisode politique : c'est l'illustration parfaite d'un mécanisme universel que nous avons nommé « la mécanique du remplacement ». Ce mécanisme ne se limite pas à l'Ukraine : il traverse continents, régimes et époques. Et il frappe aussi l'Afrique, parfois avec encore plus de brutalité.

### **Anthropologie politique de la dépossession**

Nous ne vivons plus seulement à l'ère des trahisons, des coups d'État et des compromissions.

Nous sommes entrés dans une transformation anthropologique plus radicale : celle des hommes androïdes. Le concept d'hommes androïdes que nous développons ici est une création originale. Il ne s'agit pas d'une métaphore importée, mais d'un outil d'analyse forgé pour comprendre la dépossession politique contemporaine.

Ce ne sont plus des hommes politiques au sens plein du terme, porteurs de vision, de conflit intérieur et de stratégie. Ce sont des produits finis, calibrés pour exécuter un programme conçu ailleurs. Leur logiciel est écrit hors de leurs frontières. On les programme pour réciter un récit, gérer un budget, signer des accords, occuper l'écran. Ils sont le visage humain d'un pilotage à distance. Ces hommes androïdes ne naissent pas du hasard.

Ils sont produits par une sélection minutieuse opérée par les puissances qui tiennent les clés militaires, financières et médiatiques. Leur valeur ne réside pas dans leur indépendance, mais dans leur docilité calibrée. Trop indépendants, ils deviennent incontrôlables. Trop serviles, ils perdent toute crédibilité. Il faut qu'ils paraissent diriger, tout en obéissant aux signaux invisibles venus d'ailleurs.

Leur erreur tragique, et Zelensky en est l'archétype, est de croire qu'ils tiennent réellement le gouvernail. Ils oublient qu'ils sont des interfaces, pas des capitaines. Leur survie politique ne dépend pas de leur peuple dans le cadre du système, mais de ceux qui peuvent, à tout moment, fermer le programme ou changer d'opérateur. Hors de ce système, toutefois, un peuple outillé, conscient et stratégiquement organisé peut accomplir des prouesses encore plus éloquentes : renverser la dynamique du système, briser la programmation et reprendre le contrôle de son destin. Au Congo, nous y parviendrons, car

notre objectif n'est pas de mendier une place dans le système, mais de bâtir notre propre centre de gravité, là où le destin se décide par nous et pour nous.

### **The Economist : langue et audition de l'empire**

À l'automne 2023, Valerii Zaluzhnyi, commandant en chef des forces armées ukrainiennes, déclarait dans *The Economist* que la guerre était devenue une « impasse ». Trois mois plus tard, il était limogé. Mais plutôt que d'être envoyé à la retraite, il fut nommé ambassadeur à Londres. Pourquoi Londres ?

Parce que la capitale britannique, depuis l'époque coloniale, est un théâtre feutré de successions silencieuses. Pour ceux qui ont servi l'ordre occidental sans être totalement disqualifiés, elle offre la dignité provisoire d'un exil valorisé, tout en servant de rampe de lancement vers un retour au pouvoir. Zelensky, affaibli, voyait son potentiel successeur installé non pas à Kiev ni à Bruxelles, mais sur les rives de la Tamise, comme autrefois on formait, depuis Londres, gouverneurs coloniaux et chefs d'État suppléants.

L'interview de Zaluzhnyi dans *The Economist* n'est pas un acte neutre. Ce média, organe de la classe dirigeante transatlantique, sert autant à penser qu'à annoncer. Parler à *The Economist*, c'est envoyer un signal aux stratèges de l'OTAN, aux décideurs de Wall Street et aux élites de Bruxelles et Washington : « Je suis fiable, je peux incarner la suite. »

Ne vous y trompez pas : une interview de ce niveau n'est jamais seulement une prise de parole. C'est un message codé, calibré pour des oreilles précises. Le choix du média, la date, le ton, les mots choisis, tout est pensé pour atteindre une cible, souvent invisible au grand public.

Et c'est là la règle d'or : chaque fois

“

**Telle est l'une des misères kongolaises actuelles : faire le plus de buzz possible même s'il faut « enseigner l'ignorance » et la bêtise. Le mépris du livre, le rejet de l'esprit critique et du débat nécessaire à la production de l'intelligence collective risquent de finir par faciliter, au cœur de l'Afrique, la recolonisation de sa « gâchette » avec des applaudissements.**



qu'un responsable politique parle dans un média donné, demandez-vous à qui il parle vraiment et quel signal il envoie. Si vous ne décidez pas, vous restez dans le public, et le public ne décide jamais rien.

### Washington décide, Kiev exécute

Pendant que Zelensky remaniait ministres, gouvernements et ambassadeurs, persuadé que ces gestes changeraient la donne, Washington préparait déjà l'après. Selon Hersh, une « liste restreinte pour l'exil » existait. Si Trump revenait à la Maison-Blanche – et il est revenu –, Zelensky partirait volontairement ou non.

Il croyait tenir le gouvernail, mais il n'était qu'un serviteur zélé à qui les attributs du pouvoir étaient prêtés. Ce théâtre n'est pas propre à l'Ukraine. Le Congo aussi vit dans cette illusion. Un « leadership » visible, mais dont les décisions n'ont aucun effet sur l'Est occupé. Des décrets et remaniements qui ne changent rien, car le pouvoir réel est ailleurs : dans des chancelleries

étrangères, chez les investisseurs, dans les états-majors d'autres capitales.

La preuve : lorsqu'on cherche à savoir ce qui se passe à l'Est du Congo, certains « chanteurs » vous renvoient aux États-Unis, écoutent religieusement les interviews de Libanais pour y trouver des réponses, et se contentent de répéter ce qu'ils entendent. Ces dirigeants qui s'agitent ainsi, croyant gouverner parce qu'ils déplacent des pions, sont les frères jumeaux de Zelensky. La vraie scène du pouvoir n'est pas sous leurs pieds, mais dans des salons feutrés où l'on décide, loin des peuples, qui reste et qui disparaît. Alors, qui dirige vraiment, et quoi en réalité ?

### Leçons pour l'Afrique

Ce que l'Ukraine montre, c'est la mécanique universelle du remplacement sous tutelle. On fabrique, on active, on met à jour, puis on désactive un dirigeant. En Afrique, et particulièrement au Congo, la même logique prévaut :

tant que les puissances extérieures contrôlent les leviers militaires, financiers et médiatiques, les « hommes d'État » restent des interfaces. Et tant que les peuples confondent changement de visage avec changement de régime, la dépossession se perpétue. Refuser d'être un androïde politique, c'est rompre avec la programmation, reconquérir la souveraineté non pas comme discours, mais comme pouvoir effectif. C'est accepter de perdre l'onction des salons de l'empire pour gagner la légitimité des peuples.

C'est, surtout, ne plus accepter que notre destin soit écrit ailleurs. Zelensky a commis l'erreur stratégique que mon mentor en géostratégie ne cessait de rappeler : ne jamais mettre tous ses œufs dans le même panier – surtout lorsque le panier sent le Texan et appartient à la canaille. En se livrant entièrement à Washington et à l'OTAN, il a rendu sa chute inévitable. Des « dirigeants » africains commettent souvent la même faute, et l'histoire leur réserve le même sort.

**PODCAST**

# CONGO LOBI LELO

Des conversations ambitieuses, responsables & pertinentes autour enjeux et défis, congolais et africains, contemporains.

CONGOLOBILELO.COM

DEMAIN LE CONGO  
L'ETRANGE DEFAITE



## Les enseignants de l'éveil face aux enseignants de l'ignorance au coeur de l'Afrique

« Victimes d'un nihilisme générationnel, des jeunes en rupture avec leurs familles et leur milieu souffrent de ce que l'historien François Hartog nomme le Présentisme, ce régime d'historicité qui abolit tout lien avec le passé et toute projection dans le futur, enferment ainsi l'individu dans un présent sans issue. Face à ce monde stérile, incapable de produire du sens, de plus en plus de jeunes plongent dans le nihilisme destructeur. »

– F. GHARBI.

PAR JEAN-PIERRE MBELU

Jean-Claude Michéa a écrit un livre merveilleux intitulé « L'enseignement de l'ignorance et ses conditions ». Ce titre est magnifique. Nous devrions être nombreux à avoir ce petit livre à nos chevets et à l'avoir lu à plusieurs reprises. Il nous apprend, entre autres, que les valeurs que nous chérissons et/ou vénérons sont le fruit des luttes.

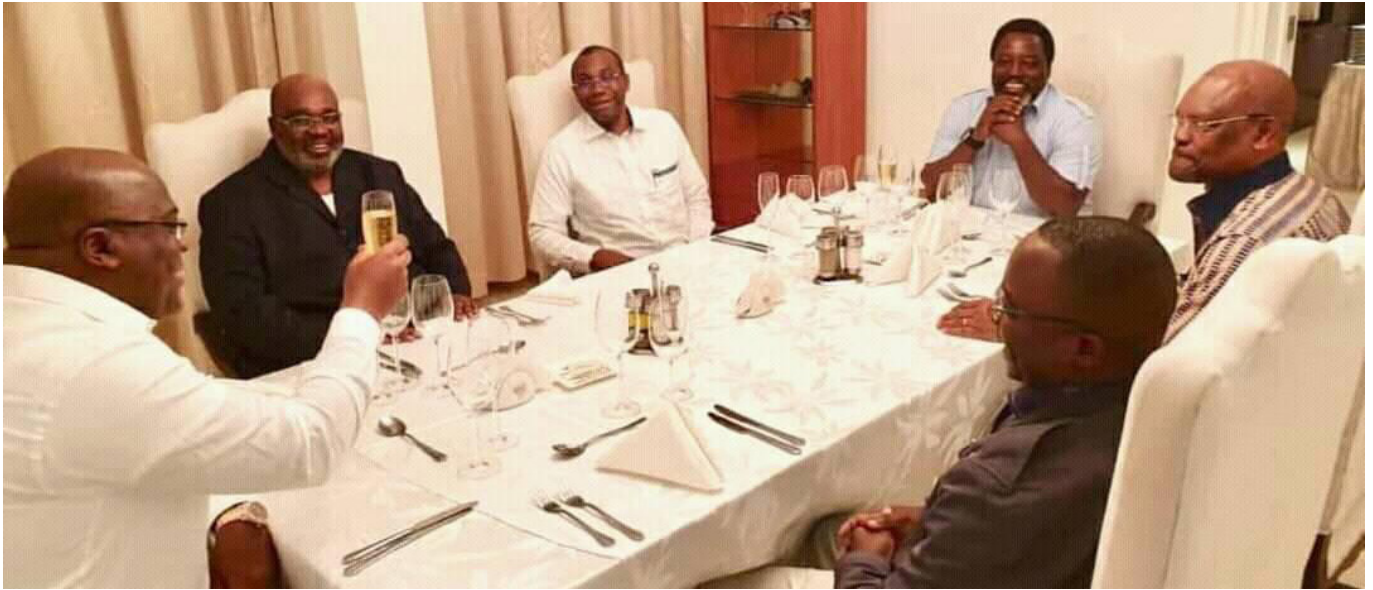
Il y a eu des hommes et des femmes qui ont accepté de sacrifier une partie ou la totalité de leur vie pour que ces valeurs triomphent. Ces hommes et ces femmes avaient compris qu'il y allait du sens à donner à leur vie. Sans ce sacrifice « originaire », nous n'aurions pas, longtemps après ces héros, à magnifier les valeurs de paix, de justice, de respect mutuel, d'amour de l'altérité, de compassion, de solidarité, etc.

Obtenir des journées de congé payé, une retraite après des services rendus, la paix après des luttes acharnées, la justice (re)distributive

après les soulèvements populaires, les journées de 8 heures de travail, la paix après la guerre du Vietnam, etc., cela n'a pas été offert. Non. C'est le fruit des luttes et des sacrifices énormes. Les enseigner à l'école a requis des luttes pour leur reconnaissance.

Les enseignants de l'ignorance sont en train de gommer tout ce passé des luttes pour magnifier les cadeaux offerts par quelques sauveurs dont la philanthropie aurait concouru à leur expansion pour le plus grand bonheur du plus grand nombre. C'est une lecture tronquée et fantaisiste de l'histoire des luttes. Ces enseignants de l'ignorance sont en train de se démultiplier au Kongo-Kinshasa. Ils répètent à qui veut les entendre que les maîtres de l'hégémonie contestée (du monde unipolaire) sont les bienfaiteurs du pays. Ils sont tellement enthousiastes qu'ils ont fini par corrompre la capacité de

comprendre du plus grand nombre. Enfermés dans « le présentisme », ils refusent les leçons de l'histoire et ils ne projettent le Kongo-Kinshasa dans l'avenir qu'en fonction des philanthropes néocoloniaux dont ils nient la défaite et le déclin. Empêtrés dans le déni des évolutions tradocratiques du monde, ils sont les ennemis acharnés du « traditionnalisme héroïque » dans sa fidélité à l'ancrage culturel pouvant féconder les promesses radieuses d'un pays plus beau qu'avant au coeur de l'Afrique. Les enseignants de l'éveil ont le devoir patriotique de pouvoir contrer ces vendeurs d'illusions. Mufoncol Tshiyoyo s'y prend tellement bien que ces « ce que je pense en homme libre » se partagent très bien et régulièrement. L'espoir est permis. L'attaque du talon d'Achille des enseignants de l'ignorance et de leurs maîtres se peaufine très bien. Ici, la lenteur de la pensée perspicace oblige...



## « Manger l'argent. » Essai sur la perversion du lien politicard congolais à l'argent

« Nul ne peut servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre; ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon. » – Mt 6,24

PAR JEAN-PIERRE MBELU

Sortez vos mains du Kongo, disait le Pape François aux vampires ayant transformé le Kongo-Kinshasa en leur chasse gardée. Mais comment sortir ces mains du Kongo lorsqu'elles sont marrionnettistes et ont réussi à appâter les politicards congolais en les achetant ? Ils endettent le pays en « mangeant » l'argent qu'il produit ou qui est destiné à financer les projets. Heureusement que les procès en cours et/ou non aboutis en témoignent. Comment rompre avec une approche perversie de l'argent en tant que « nourriture » dans un pays où les disciples de celui qui a dit que l'homme ne vit pas seulement de pain se comptent par millions ? Dans un pays où les églises se retrouvant à tous les coins des rues côtoient un appauvrissement éhonté ?

En effet, dès que Mamon remplace le Dieu-Amour-Compassion dans les coeurs et les esprits, que l'argent au lieu d'être un moyen devient une fin, il peut s'y développer une intelligence de la méchanceté et de « la violence

diabolique ». Comment transmuter cette « violence perverse » en une « violence converse », capable de promouvoir la convivialité ? Tel est l'objet de cet article.

« **Lekelayi tudie bietu** »

« Lekelayi tuanji kuadia bietu ! » « Laisser nous manger (l'argent) à notre tour. » Tel est le message que certains politicards congolais passent dès qu'ils arrivent «aux affaires » et qu'ils verrouillent tous les canaux possibles et imaginables de rencontre entre eux et leurs compatriotes maintenus en dehors des « affaires » chaque fois que le régime change au Kongo-Kinshasa.

Cette approche de l'argent le transforme en « nourriture ». La politique n'est plus conçue comme un lieu où la parole partagée et promouvant l'intersubjectivité critique permet de créer un bien-vivre ensemble, la vie bonne et la convivialité, une convivialité riche de la pluralité de ses sujets. Non. Elle est réduite à une mangeoire dans

un contexte où l'argent perd sa valeur originale d'usage et/ou d'échange. Il est dorénavant vu comme « une nourriture ». Il devient « un maître » assujettissant, réifiant, produisant des « sujets entravés ».

**L'argent-nourriture et la violence diabolique**

En effet, la nourriture, nous en avons besoin au quotidien. Les gourmands tombent dans la boulimie. Souvent, leurs gros ventres en témoignent. Mais aussi « les chantiers » qu'ils créent et sur lesquels ils veillent au quotidien. Les gros ventres peuvent se révéler, à la longue, comme étant des symptômes des maladies (physiques). Tout comme l'exclusion des autres de l'entre soi et la veille sur les chantiers peuvent être des maladies morales, éthiques et spirituelles.

L'égoïsme, l'individualisme exacerbé, la cupidité, l'inconscience morale, l'impunité et « la prise sorcière » des

coeurs et des esprits peuvent en être les symptômes. Ces maladies physiques, morales et spirituelles amoindrissent la résistance contre les ennemis intérieurs et extérieurs. Elles induisent une injustice sociale et une incohérence nationale rendant la résilience collective difficile et/ou impossible. Elles font que les victimes oublient que l'homme ne vit pas seulement de pain et qu'il a aussi (et surtout) besoin de la nourriture de l'esprit.

Dans ce contexte où l'argent est une « nourriture » privilégiée et la politique une « mangeoire », l'exclusion des autres du « banquet de la vie » peut être interprétée comme une « violence diabolique ». Prétendre que ce contexte où les autres sont exclus est « une démocratie » est un mensonge. Cela d'autant plus que l'exclusion peut être vécue par ses victimes comme étant « leur suppression » de la vie, comme un « homicide ». Ce « mensonge » et « cet homicide » porteurs de la « violence diabolique » fonctionnent, depuis Mobutu jusqu'à Fatshi, sur fond de la massification des majorités populaires. Cette massification est une manipulation. Souvent, elle passe par des djalelistes, par des atalaku, communément dénommés « communicateurs » ou « partisans ». Manipuler les majorités populaires, c'est les chosifier. C'est, en quelque sorte, les traiter comme des objets. C'est enfreindre l'interdit de « l'inceste ».

Donc, des compatriotes politicards qui, depuis Mobutu jusqu'à Fatshi, ont eu une relation perverse à l'argent ont, de l'intérieur, participé de l'entretien de « la violence diabolique » et se sont rendus vulnérables aux marionnettistes utilisant l'argent comme appât en vue de néocoloniser le Kongo-Kinshasa et d'en faire, perpétuellement, un « Etat raté » incapable d'imposer « la peur du gendarme ».

La perversion de la relation à l'argent a converti, plusieurs de ces politicards, en « sujets entravés ». C'est-à-dire des gens démunis, sans grande marge de liberté, sans lucidité ni discernement et ayant renoncé à la rationalité. Soumis

à la recherche quotidienne de l'argent comme « nourriture », ils ont sombré dans la dystopie et dans l'aliénation. Ils ont en horreur les compétences réfléchies et sont incapables des débats argumentés portés par une intersubjectivité critique. La quête quotidienne de « l'argent-nourriture » les pousse à croire que « le temps c'est de l'argent ».

Donc, ils n'ont plus du temps pour eux-mêmes. Ce temps de la méditation, du recueillement et du loisir indispensable à la maturation de l'esprit de lucidité et du discernement et à la lenteur dont la pensée a besoin pour être porteuse de convivialité. Non. Ils n'ont plus ce temps. Ils ont perdu « le commerce avec eux-mêmes » indispensable à l'éclosion de la conscience morale.

#### **La philosophie pratique de la pluralité et l'éthique reconstructive**

Ayant enfreint les interdit de « l'homicide », du « mensonge » et de « l'inceste », ils ne peuvent participer à la refondation du pays sans promouvoir « la philosophie pratique de la pluralité » (créatrice du « tiers langage ») et sans passer par l'épreuve de « l'éthique reconstructive » dans sa double dimension d'éthique de responsabilité et d'éthique de réconciliation. Bref, sans une Commission Palabre, Justice, Vérité et Réconciliation, la refondation du Kongo-Kinshasa aura toujours du plomb dans l'aile... « La philosophie pratique de la pluralité » et « l'éthique reconstructive » peuvent offrir aux Kongolais(es) la chance de transmuter « la violence diabolique » les divisant, les appauvrissant et les assujettissant, en « violence symbolique » pour un bien-vivre ensemble, pour une vie bonne dans la convivialité animée par un dialogue permanent et assumant le conflit non meurtrier.

Les élites alternatives devraient être porteuses de cette « philosophie pratique » et de cette « éthique reconstructive ». Elles pourront, là où les rapports antagonistes cherchent à l'emporter sur les rapports agonistiques, travailler au renversement des rapports de force.

“

**La politique est réduite à une mangeoire dans un contexte où l'argent perd sa valeur origininaire d'usage et/ou d'échange. Il est dorénavant vu comme « une nourriture »... La perversion de la relation à l'argent a converti, plusieurs de ces politicards, en « sujets entravés ». C'est-à-dire des gens démunis, sans grande marge de liberté, sans lucidité ni discernement et ayant renoncé à la rationalité. Soumis à la recherche quotidienne de l'argent comme « nourriture », ils ont sombré dans la dystopie et dans l'aliénation.**



## L'Est ou la Nation : le fusil comme acte fondateur

« Le pouvoir est au bout du fusil. » Mao l'avait dit sans détour. Ce n'était pas une métaphore. C'était une vérité nue, brutale, cruelle. Mais « fondatrice ». Le pouvoir, le « vrai », ne réside pas dans les discours, dans les logos des institutions ni dans les cérémonies. Il réside dans la capacité à imposer un ordre, à faire plier le silence, à délimiter ce qui est tien et ce qui ne l'est pas.

PAR MUFONCOL TSHIYOYO

Au Congo, cette vérité prend un relief éclatant. Celui qui tiendra l'Est du pays tiendra le pays. Et inversement. Tant que l'Est échappera à la souveraineté réelle, la Nation entière restera suspendue, fictive, amputée.

### L'occupation comme vérité du pouvoir

Depuis des décennies, l'Est du Congo n'est pas simplement une zone de conflit. Il est le théâtre permanent d'une reconfiguration du pouvoir. Les groupes armés, les forces rwandaises ou leurs proxies, les milices instrumentalisées, les mercenaires économiques : tous savent que l'enjeu n'est pas local, mais national. Ceux qui occupent aujourd'hui Goma ou encore Bukavu

n'ont pas besoin de proclamer leur victoire. Le silence de Kinshasa la consacre déjà. On peut bien proclamer la souveraineté dans des discours ; mais si le sol est tenu par d'autres, la proclamation devient un acte de soumission travesti en fierté. L'Est n'est pas une région : c'est une frontière vitale. L'Est n'est pas une périphérie. C'est la ligne de faille qui définit si le Congo est une entité souveraine ou un espace ouvert à la prédation. Celui qui tient l'Est peut non seulement couper la colonne vertébrale du pays, du nord au sud, mais aussi dicter la forme du pouvoir central : sa marge de manœuvre, son langage, ses maîtres. Pendant ce temps, le Congo officiel continue à discourir, à signer des accords, à quémander la paix comme on mendie un répit, à épier

sans relâche les sorties médiatiques du Libanais, conseiller ou pas de Donald Trump. Cependant, la guerre, elle, redessine toujours la carte. Pas sur papier. Sur le terrain.

### Intermède historique : l'Est, foyer de toutes les bascules

L'histoire du Congo est sans appel. Le contrôle militaire de l'Est a toujours précédé une refondation du pouvoir central. Ce n'est pas une hypothèse : c'est une constante géopolitique.

– Mobutu, l'agent américain, l'a compris dès les années 1960. Face aux rébellions mulelistes soutenues depuis l'Est, il a engagé une guerre totale. Il savait que la reconquête de Kisangani, Kindu ou Bukavu n'était pas simplement une affaire de sécurité, mais la condition même de sa prise de pouvoir et de sa légitimation ultérieure. Sans cela, pas de Zaïre, pas de règne.

– Laurent Désiré Kabila, en qui je n'ai jamais cru, a, en 1996, fait le chemin inverse. Depuis l'Est, sous la houlette de la fameuse AFDL, « il » a amorcé

la prise du pouvoir en marchant sur Kinshasa. « Il » ne s'est pas appuyé sur une légitimité électorale, mais sur une logique militaire, soutenue par des puissances anglo-saxonnes à travers des proxies rwandais, ougandais, angolais, burundais... La chute de Mobutu a commencé à l'Est. Pas dans les urnes. Ces deux épisodes opposés disent la même chose. Le pouvoir congolais se gagne ou se perd par l'Est. Et ce n'est pas un hasard. C'est un modèle structuré, pensé, exporté. Le schéma anglo-saxon considère l'Est comme l'assiette de conquête du pouvoir national. Pas parce qu'il est symbolique. Mais parce qu'il est stratégique : frontalier, instable, riche, militarisable.

**Le pouvoir ne se décrète pas, il s'arrache.**

Un pouvoir congolais installé par l'Est est plus malléable, plus dépendant, plus redevable. Ce modèle a été rodé. Il a ses corridors, ses relais, ses accords secrets, ses justifications diplomatiques. Et chaque fois que le pouvoir à Kinshasa échappe à cette logique, des tensions apparaissent, des sanctions tombent, des « rébellions » surgissent. L'Est est donc à la fois le ventre mou du Congo et la porte d'entrée des ambitions extérieures. Et tant que ce couloir restera ouvert, le pays restera soumis. Pour le comprendre, on n'a pas à attendre cinq années ou six années de gestion de pouvoir. Les Congolais vivent dans l'illusion d'un pouvoir qui se gagne par la « démocratie », par la réforme, par l'attente. Mais ceux qui sont en face n'attendent pas. Ils avancent. Ils tirent. Ils négocient, fusil à la main. Ils parlent d'économie, mais sécurisent d'abord leurs routes militaires. Ils exploitent le coltan, mais contrôlent les collines. Ils sourient, mais ne désarment pas. Qui peut ignorer que le Rwanda, petit pays enclavé, est aujourd'hui

un proxy puissance régionale uniquement grâce à sa capacité militaire à tenir l'Est ? Et pourtant, aucune puissance extérieure ne le condamne sérieusement, parce que ce que l'on respecte dans ce monde, ce n'est pas la justice, mais la force qui l'impose. Il n'y aura pas de Nation sans reconquête. Pas d'État sans colonne vertébrale militaire. Pas d'ordre sans une capacité stratégique à défendre chaque mètre de sol. Ce n'est pas un appel à la violence aveugle. C'est le rappel d'une loi historique universelle : toute souveraineté commence par la maîtrise du territoire. Pas par des communiqués. Pas par des hommages. Pas par des ONG. Mais par des hommes debout, armés d'une vision, d'un fusil, et d'un peuple à protéger.

**Conclusion : inverser la logique du fusil à Kinshasa**

Mais il y a une erreur que nous ne commettrons plus : croire que le théâtre de la reconquête nous sera imposé. Les stratèges anglo-saxons ont instauré un modèle : prendre l'Est pour dicter le pouvoir à Kinshasa. Ils y ont entraîné leurs proxies, appuyé leurs hommes, financé leurs routes. Mais ce modèle n'est pas une loi divine. Il peut être brisé. Il peut être inversé. Nous pouvons, nous devons prendre le pouvoir à Kinshasa pour refonder la nation tout entière. Non pas pour y planter un autre décor. Mais pour y faire naître une force souveraine qui remonte vers l'Est, pacifie par la volonté, stabilise par la stratégie, et impose l'ordre par la force. La capitale n'est pas une cage dorée. Elle peut devenir une base d'opérations, un cœur révolutionnaire, un centre de rayonnement géopolitique.

Et si l'on veut refuser l'humiliation permanente, il n'y a qu'une seule règle à intégrer. Soit, on garde le pouvoir par la force. Soit, on le perd par le fusil.

“

**Nous devons prendre le pouvoir à Kinshasa pour refonder la nation tout entière. Non pas pour y planter un autre décor. Mais pour y faire naître une force souveraine qui remonte vers l'Est, pacifie par la volonté, stabilise par la stratégie, et impose l'ordre par la force. La capitale n'est pas une cage dorée. Elle peut devenir une base d'opérations, un cœur révolutionnaire, un centre de rayonnement géopolitique.**

**“Arrêtons d’être  
complaisants et  
contemplateurs pour  
devenir définitivement  
exigeants et  
intransigeants.”**

**– Dr Fweley Diangitukwa**